PREMIÈRE ANNÉE — N° 12 | 10 CENTIMES | DU DIMANCHE 1er AU DIMANCHE 15 AVRIL 1906

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

BIBL-DE LIMOGES

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »
LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :
Un an ..... 2 »
Six mois ..... 1 »
Trois mois ..... » 50

Rédaction et Administration :
21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER
Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

Depuis l'apparition de « L'Ordre », certains de nos dépositaires n'ont jamais répondu au bordereau que nous leur avons envoyé pour le règlement de la vente. Nous leur expédions encore ce numéro, mais s'ils ne règlent pas, ce sera le dernier, et nous publierons leurs noms sur le prochain numéro.

Nous engageons les lecteurs qui se servent chez ces dépositaires à prendre un abonnement.

POUR LE PEUPLE

L'*Ordre* n'est pas un journal à nouvelles, sa parution périodique ne le lui permet pas, pas plus du reste que son mode de propagande. Les journaux quotidiens, plus ou moins bourgeois, suffisent trop amplement à narrer les faits sensationnels, leur permettant d'augmenter leur tirage, tirant ainsi profit des misères et des deuils d'autrui.

C'est pour cela que jusqu'à ce jour, nous nous sommes à peu près tus sur l'horrible catastrophe de Courrières, ne pouvant rien ajouter aux renseignements donnés par la presse quotidienne.

Et puis, que dire! Quel soulagement apporter aux familles des morts? Notre obole! Hélas, nous le faisons suivant nos faibles ressources; mais est-ce bien nous, exploités aussi, qui devrions venir en aide aux victimes survivantes? N'est-ce pas ceux qui, sans rien faire que chaque année passer à la caisse toucher le produit de la douleur et de la mort lente des forçats de la mine, vivent menaçant de crever de pléthore. N'est-ce donc pas ceux-là que nous devrions contraindre à soulager ceux que leur cupidité a endeuillés! Eh bien non! L'opinion publique, cette criminelle prostituée, ne le comprend pas encore ainsi.

Ah! lorsque le sublime Emile Henry, par des bombes, sema l'épouvante chez quelques actionnaires des mines de Carmaux, tuant quelques chiens de garde de la société capitaliste, lorsqu'il troubla la quiétude des richards, en goguette au Terminus, oh alors, l'opinion publique n'avait pas assez d'anathèmes pour ce héros de vingt ans. Que dis-je, il me souvient encore la course des mouchards amateurs pour prêter main-forte à l'agent Poisson, afin d'arrêter le justicier.

Aujourd'hui, 1.500 cadavres carbonisés, après les plus horribles souffrances, 6.000 veuves, orphelins ou parents privés d'un ou plusieurs des leurs, et que voyons-nous? à peine quelques protestations contre l'incurie des ingénieurs et la rapacité patronale, des appels à la charité et c'est tout.

Les assassins sont couverts par la légalité parce qu'ils sont riches.

Au fait, sont-ce bien ceux que timidement accuse l'opinion publique, les véritables coupables? Ne serait-ce pas plutôt l'ignorance, peut-être aussi la veulerie de la masse. Examinons la situation :

Dans la société actuelle, l'égoïsme pousse les individus à ne satisfaire que leur intérêt direct et immédiat.

Plus le bourgeois est riche, mieux il vit, et plus il a de considération; plus l'ouvrier produit de travail, plus il est considéré et mieux il peut vivre.

Dans la catastrophe de Courrières, nous devons considérer que si les patrons pour qu'augmentent leurs dividendes ont décidé que l'extraction continue malgré certains avertissements de dangers, les ouvriers aussi ont voulu continuer de descendre dans la mine pour pouvoir vivre; de même les ingénieurs pour s'attirer les bonnes grâces patronales se sont moqués des avis des délégués mineurs. C'est donc cette contradiction d'intérêts qui est cause de l'hécatombe, mais aussi qui est cause de l'existence de cette cause?

C'est toi populo. Oui; c'est toi, électeur qui prochainement encore va revenir au scrutin, comme le chien de la fable revient à son vomissement, c'est toi qui volontairement te donne des maîtres aux intérêts contradictoires avec les tiens, qui fait ceux-là criminels, et toi ou les tiens leurs victimes. C'est toi le nombre, tu es la force, mais tu ne le peux croire.

Quand tu voudras, détruisant les maîtres qui te grugent, tes intérêts devenant égaux à aux d'autrui, les catastrophes comme celle de Courrières, ne seront plus à craindre. Mais pour arriver à ce but, ne vote plus pour changer de maîtres, car tous se valent, mais révolte-toi pour les supprimer tous.

Léonce DUVERGER.

LE PARLEMENT

D. — Qu'est-ce que le Parlement?

R. — C'est un palais entouré de grilles et de murs, et gardé par des soldats qui ont ordre de tuer le peuple lorsqu'il s'approche.

D. — N'est-ce donc pas là que se réunissent ses représentants?

R. — C'est là; mais comme ils y font une besogne puérile, odieuse, antidémocratique, ils ont peur de ce peuple qui les a nommés, et ils sont obligés de se protéger contre lui, de peur qu'il ne vienne les chasser à coups de bottes.

D. — Les délibérations ne sont-elles pas publiques?

R. — Légalement tout le monde devrait pouvoir y assister, mais on ne laisse pénétrer que les amis et les parents des députés, bourgeois comme eux et tous partisans du régime actuel qui les fait vivre. Le peuple n'entre jamais que par surprise ou par force, lorsqu'il est trop dégoûté de ses faux représentants,

D. — Quelles sont les fonctions des députés?

R. — Ils prononcent des discours, où il est toujours question du suffrage universel et de la souveraineté du peuple, pendant que le peuple souverain est retenu à la porte par les baïonnettes des soldats et bousculé par la police.

Après les discours, ils votent des lois.

D. — A quoi cela sert-il?

R. — A rien, sinon à augmenter le nombre des fonctionnaires, à créer de nouveaux impôts, à enlever au peuple un à un les quelques avantages qu'il arrache à ses maîtres, lorsque, par hasard, il jouit d'un instant de liberté.

Chaque fonctionnaire, chaque impôt, chaque loi, sont autant de causes de servitude et de misère.

D. — Les députés ne pourraient-ils faire œuvre utile?

R. — C'est impossible : le bien du peuple est toujours un mal pour la bourgeoisie; les députés sont des hommes, et, comme tels, incapables de sacrifier leur intérêt personnel et celui de leur caste à l'intérêt public.

D. — Les députés travaillent-ils beaucoup?

R. — Ils restent à la Chambre la moitié de l'année, trois jours par semaine et trois heures par jour; leur besogne équivaut à celle d'un ouvrier pendant un mois ou deux. Mais ils ne sont pas tenus de la faire; quelques-uns ne viennent jamais, ce qui n'empêche pas les électeurs qu'ils sont censés représenter, de subir les lois et les impôts votés par les autres députés.

D. — Que font les députés en dehors du Parlement?

R. — Ils intriguent pour savoir qui sera ministre; ils s'efforcent de procurer de bonnes sinécures à leurs parents et à leurs agents électoraux; ils se promènent gratuitement sur les chemins de fer, en échange de services rendus aux compagnies au détriment du peuple.

D. — Quel est le traitement des députés?

R. — 9.000 francs par an. Les trois quarts des électeurs qui les nourrissent gagnent dix fois moins et travaillent dix fois plus.

D. — Les députés n'ont-ils pas d'autres profits?

R. — Ils touchent des pots-de-vin. On appelle ainsi le prix de leurs votes et de leur influence, dont ils tiennent boutique ouverte.

Les ministres achètent les députés pour conserver le pouvoir; les spéculateurs, pour obtenir les fournitures et l'entreprise des travaux publics; les imbéciles, pour avoir des décorations; les financiers véreux, pour organiser de grandes filouteries sous la protection de la justice et du gouvernement.

D. — Les députés peuvent donc trafiquer de leur mandat?

R. — La loi, qui est faite par la bourgeoisie contre le peuple, n'a pas prévu le cas. Un député peut impunément vendre ses votes pour de l'argent.

D. — Et les députés voleurs, quelle peine leur applique-t on?

R. — Aucune, ils sont trop nombreux. Lorsqu'un juge honnête ou zélé veut faire son métier, on le déplace en lui donnant de l'avancement; — il n'y a pas d'exemple que l'avancement ait été refusé.

Si le scandale est trop fort, le gouvernement fait semblant de vouloir poursuivre; mais il détruit les preuves de culpabilité, afin de rendre toute condamnation impossible.

D. — Connaît-on les députés qui volent ou qui trafiquent de leur mandat?

R. — Ce sont les plus estimés, et c'est généralement parmi eux qu'on choisit les ministres.

D. — Combien sont-ils?

R. — Ils forment la grande majorité. S'ils étaient pénalement responsables de leurs turpitudes, c'est dans une maison centrale qu'il faudrait réunir le Parlement. En attendant, ils ont fait de la République le plus ignoble des tripots.

D. — Qu'est-ce donc que le système représentatif?

R. — C'est une comédie malpropre jouée par les gouvernants. Le pouvoir y appartient à des malfaiteurs, d'autant plus dangereux que le suffrage universel laisse au peuple l'illusion de la souveraineté.

Maurice CHARNAY.

(Almanach Socialiste 1896.)

AUTREFOIS

Ils sont très amusants, les confrères socialistes, chaque fois qu'ils s'occupent de choses électorales.

Ainsi, voilà qu'ils s'indignent d'apprendre que tel ou tel monsieur, très panamiste, pose sa candidature à la nouvelle chambre. Mais; confrères, nous vous le demandons en toute sincérité, est-ce que les Chambres ne sont pas faites pour ces gens-là? et si vous étiez moins aveugles, vous diriez comme nous : Nommer des législateurs, c'est consacrer la servitude du peuple; désirer d'aller au Palais-Bourbon, c'est vouloir prendre un bain de boue. Ce lieu est fait pour les gens malpropres; les citoyens qui se respectent n'y peuvent entrer.

Jean ALLEMANE.

(Le Parti Révolutionnaire, 20 juillet, 1893.)

Lisez et faites circuler L'ORDRE

Abonnez-vous et faites abonner vos amis.

L'HYPOTHÈSE " DIEU " EST ABSURDE

« Rien ne se crée, rien ne se perd.
» LAVOISIER. »

Forts de ce que la science est loin d'avoir tout expliqué, et s'imaginant qu'en dehors de la conjecture d'une création, les origines du monde restent obstinément impénétrables, les croyants ont recours pour expliquer ces origines à l'hypothèse d'un Etre éternel dont la Toute-Puissance aurait tout créé.

Il faut s'entendre tout d'abord sur la valeur de cette expression religieuse : créer.

Créer, ce n'est pas prendre un ou plusieurs éléments déjà existant et les coordonner; ce n'est pas assembler des matériaux et les disposer d'une certaine façon. L'horloger, par exemple, ne crée pas une montre; l'architecte ne crée pas une maison. Créer, c'est donner l'existence à ce qui n'existe pas, c'est tirer du néant, c'est faire quelque chose de rien.

Eh bien! l'hypothèse d'une création quelconque est une pure absurdité. Car il est inadmissible que de rien on puisse tirer quoi que ce soit : et le célèbre aphorisme formulé par Lucrèce *« ex nihilo nihil »* est et reste l'expression d'une invincible exactitude.

Si donc la matière n'a pu être tirée du néant, c'est qu'elle a toujours existé, et, dans ce cas, il faut se demander, dans l'hypothèse d'un Etre créateur, où se trouvait cette matière.

Elle ne pouvait être qu'en lui ou hors de lui.

Dans le premier cas, Dieu cesse d'être un pur Esprit : la matière était en lui; elle résidait en son Etre; elle faisait partie intégrante de sa personnalité; comme lui, elle est éternelle, infinie, toute puissante, car l'Absolu ne comporte et ne peut comporter aucune contingeance, aucune relativité. Conséquemment, la matière est son *autocréatrice* et l'hypothèse d'une immatérialité ayant extrait d'elle-même des éléments matériels devient stupide.

Dans le second cas, c'est-à-dire si la matière n'était pas en Dieu, mais hors de lui, elle lui était co-existante; elle n'a pas plus d'origine que lui; elle est, comme lui, de toute éternité; dès lors, elle n'a pas été créée et la conjecture d'une création devient absurde.

Dans les deux cas, c'est l'incohérence, la déraison!

Sébastien FAURE.

*
* *

Si une vérité est palpable et d'une pratique importante, plaignons celui qui la méconnaît : sa peine naîtra de son aveuglement. Si elle est incertaine, équivoque, comment lui trouver le caractère qu'elle n'a pas? Croire sans évidence, sans démonstration, est un acte d'ignorance et de sottise; le crédule se perd dans un dédale d'inconséquences; l'homme sensé examine, discute, afin d'être d'accord dans ses opinions; et l'homme de bonne foi supporte la contradiction, parce qu'elle seule fait naître l'évidence.

VOLNEY.

Qu'est-ce que Dieu?

Le catéchisme répond :

« Dieu est un pur esprit, infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses. »

Le boudhisme :

« Dieu, c'est le Nirvana (le néant). »

Le panthéisme :

« Dieu, c'est l'intelligence universelle. »

Rabelais dit :

« Dieu, le grand *peut-être*. »

Pétrone :

« La crainte fit les premiers dieux de l'univers. »

Il n'est pas besoin de beaucoup de raisonnements pour prouver que si le monde était l'œuvre d'un être tout-bon et tout-puissant, la raison humaine, œuvre de ce même être, ne devrait trouver rien à redire dans l'organisation de l'univers.

Si le mal règne, qui donc en est la cause? Il est clair que, si Dieu existe, c'est lui qui en est responsable. C'est, du reste, la réponse formelle du cathéchisme : « Rien n'arrive sur la terre sans son ordre ou sans sa permission ».

Ce qui a fait dire à Stendhal : « La seule chose qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. »

La pensée qu'il n'y a point de Dieu, n'a jamais effrayé personne.

« J'aimerais mieux, disait Plutarque, qu'on pensât qu'il n'y eut jamais de Plutarque au monde que de croire que Plutarque est injuste, colère, inconstant, jaloux, vindicatif, et tel qu'il serait bien fâché d'être. »

Si l'on admet que Dieu est la toute-bonté, la toute-puissance, la toute-science, il peut tout le bien, et connaît non seulement le passé et le présent, mais encore l'avenir.

Avant de me créer, il savait si je ferais bien ou mal plus tard; si je fais bien, je n'ai aucun mérite, puisque c'est lui qui l'a voulu; si je fais mal, c'est sa faute, il n'avait qu'à me laisser dans le néant. Dans ce dernier cas, moi, sa créature et son jouet, je me dresse devant lui, sans crainte et sans remords : c'est lui le coupable!

H. Gaston.

Que faisait Dieu avant la création? Dormait-il? Veillait-il? S'il dormait, de toute éternité, il était mort; s'il veillait, il manquait quelque chose à sa félicité; s'il avait besoin de quelque chose, il n'était pas Dieu, s'il ne lui manquait rien, à quoi bon créer le monde?

Platon.

Nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre.

Laplace.

Quiconque me parle de Dieu en veut à ma bourse ou à ma liberté. Dieu c'est l'égoïsme parfait, la solitude absolue, la concentration suprême. Je ne connais point de Dieu; c'est mysticisme. Dieu, c'est l'ombre de la conscience projetée sur le champ de l'imagination.

Le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience, car Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile à notre nature et nous ne relevons aucunement de son autorité. Nous arrivons à la science malgré lui; chacun de nos progrès est une victoire dans laquelle nous écrasons la divinité. Dieu, c'est sottise et lâcheté; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyrannie et misère; Dieu, c'est le mal!

Proudhon.

Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, et ne le peut; ou il le peut et ne le veut pas; ou il ne le veut ni le peut; ou enfin il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut pas, c'est impuissance; s'il le peut et ne le veut pas, c'est méchanceté; s'il ne le veut ni le peut, c'est à la fois méchanceté et impuissance; s'il le peut et le veut, d'où vient donc le mal sur la terre?

Epicure.

Croyez-vous à la révélation?

Il y a autant de révélations sur la terre, qu'il y a de religions. Partout les hommes ont cherché à appuyer leurs imaginations de l'autorité du ciel. Chaque révélation se prétend fondée sur des preuves incontestables. Chacune dit avoir l'évidence pour soi. J'examine, je les vois toutes se contredire les unes les autres, et toutes contredire la raison; je vois partout des amas d'absurdités qui me font pitié pour la faiblesse de l'esprit humain; et je me dis : A quoi sert de tromper les hommes?

Diderot.

L'EMPREINTE RELIGIEUSE

Je tiens à noter les impressions ci-dessous, extraites du *Journal*, du 13 février, dues à la plume de l'ex-écrivain anarchiste Paul Adam, membre de la Légion d'honneur, comme il sied à tout bon bourgeois; ces réflexions font connaître assez exactement l'état d'âme des sujets du tsar assassin, Nicolas II :

. . . . . .

« De même, le tsar tue dans Moscou la dernière sympathie de ses sujets intelligents. Cette sorte de courroux reflexe, brusque, délirant, legs des aïeux barbares, anime encore bien des âmes. On en sait un exemple récent : celui de l'officier qui, pendant une nuit de fête orthodoxe, assassina l'étudiant inattentif à l'hymne national dans le cabaret de l'*Ours*, puis s'acharna sur le cadavre avec une rage de cannibale. Partout se rencontrent des messieurs dont la mine hautaine et mobile semble prête à s'empourprer sous l'afflux de la colère. Irritation passagère, vite évanouie dans un rire qui se moque de cette soudaine fureur. Ensuite, une dépression succède. Et c'est la nonchalance bénigne, l'ennui de l'effort, l'indolence, le détachement signifié par le mot si fréquent : *Nitchevo!*

» Au reste, cette marque de caractère est ostensible depuis le début de la révolution, parmi les insurgés aussi. Les matelots du *Potemkine* ayant réussi tout un fabuleux commencement d'épopée, soudain se lassent, négligent de débarquer à Taganrok qui leur appartenait virtuellement et qui eut servi de capitale aux foules socialistes et libérales du sud. Ils errent sur les flots, atterrissent en Roumanie, puis, fatigués même par la minime difficulté de vivre sur la terre d'exil, beaucoup repassent la frontière et vont s'offrir à la chiourme de leurs prisons maritimes, à leurs cours martiales, aux pelotons d'exécuteurs. Plus tard, le lieutenant Schmidt soulève à Sébastopol, une partie de la garnison. Quand il se voit à la tête des bataillons, il s'étonne, hésite. Mystique chrétien, il défend à ses troupes de tirer contre les loyalistes. Il marche vers ceux-ci en agitant des gestes de paix. Il laisse décimer les siens. Il se livre et les livre en prononçant des paroles d'évangéliste. A Cronstadt, les matelots et les canonniers rebelles s'emparent de la ville, des batteries. Quelqu'un leur conseille de pointer les grosses pièces vers Peterhof, et de démolir, par-delà les eaux, le palais impérial, d'exterminer ainsi la famille du tsar. J'ignore si la chose était réellement possible. En tous cas, ils acceptent le conseil, se proposent de le suivre sur le-champ. Auparavant, il faut boire. Les révoltés se précipitent dans les rues, envahissent les débits de l'Etat, les traktirs, Tant ils s'abreuvent, qu'ils oublient leur projet. Lorsque les compagnies fidèles débarquent, ils ont perdu le goût de la lutte et déposent les armes. Les meneurs s'alignent docilement contre le mur pour la fusillade. Bientôt les survivants obéiront aux ordres qui les embarqueront pour soumettre l'émeute de l'île d'Œssel. Une fois à terre, entourés, persuadés par l'insurrection, soldats et marins permettront en souriant qu'elle les capture. *Nitchevo!*

» Donc, une irritabilité soudaine, terrible, un élan de colère formidable, puis un immédiat affaissement d'énergie et une résignation de martyrs fatalistes. Telle semble la psychologie des rebellions partout écloses violemment, partout anéanties rapidement, soit dans les ports, soit dans les villes, soit dans les campagnes. »

. . . . . .

Et voilà! Que penser de cette triste façon d'agir, de cette mentalité déconcertante, de toute cette agitation suivie de calme, de ces foules en révolte soudainement aveulies venant s'offrir, suppliantes, au martyre, à la soldatesque ivre de sang! O douloureuse contradiction.

Et la foule à qui? à quoi? Aux prêcheurs de calme, aux fanatiques de la résignation, aux sorciers orthodoxes et autres; ces révoltés, paraissant imbus d'idées avancées sont encore remplis de mysticisme, malgré eux peut être. Le dogme a laissé son empreinte en eux, quoi qu'ils aient pu faire pour s'en dégager, mais ils n'ont pas pu, pas voulu aller jusqu'au bout.

Cependant, l'histoire ne nous apprend-elle pas que ce n'est point de cette façon que l'on œuvre dans la véritable voie de l'émancipation sociale; ce n'est pas ainsi que l'on fait la révolution, car celle-ci exige pour sa complète réussite, des hommes décidés à agir consciemment et ayant les idées nettes, en dehors de tout système spiritualiste.

Henri Zisly.

La Peur des Coups

Encore sous l'émotion de la terrible catastrophe de Courrières, les mineurs du bassin du Pas-de-Calais ont décidé de se mettre en grève.

Là, deux Syndicats sont en présence : l'un, légèrement teinté de rose, est présidé par Basly; l'autre, formé d'éléments révolutionnaires, est adhérent à la Confédération générale du travail.

Avec le premier, le patronat consent à discuter, le jugeant peu dangereux pour ses privilèges; quant au second, pour qui l'ère des platitudes est passée, sachant que ce n'est point en courbant la tête que l'on obtient un peu plus de bien-être, il se refuse à le reconnaître et prétend ne vouloir discuter avec lui.

Le gouvernement, devant cette brusque décision de grève, prit peur et, sentant qu'après la catastrophe, il serait téméraire de fusiller les mineurs protestant contre la rapacité patronale, délégua le ministre Clémenceau sur le théâtre de la grève, pour exhorter les mineurs au calme.

Ce n'est point au Syndicat de Basly que celui-ci s'adressa, jugeant qu'il pourrait lui donner de l'ardeur en lui apprenant que le gouvernement lui reconnaissait le droit de grève, mais au Syndicat révolutionnaire.

Devant le conseil des ministres, dit-il, j'ai été votre avocat, et je dois dire à l'honneur du gouvernement, que nous avons tous été d'accord pour que le droit que vous avez de faire grève soit respecté à une condition : que nul ne porte atteinte à la liberté des autres.

Clémenceau, le défenseur des mineurs! Mais alors, Briand ou était-il? Lui qui, jadis, se faisait l'apôtre de la grève générale et de la Révolution. Aurait-il oublié le temps héroïque où, dans un discours enflammé, il prononça ce qui suit : « Allez à la bataille avec des piques, des sabres, des pistolets, des fusils; loin de vous désapprouver, je me ferai un devoir, le cas échéant, de prendre une place dans vos rangs. »

Mais le temps passé n'est plus, et Briand, l'ex-coudoyeur d'anarchistes au *Journal du Peuple* a, aujourd'hui, un droit qui n'est pas le même que celui d'autrefois. La possession d'un portefeuille peut descendre un homme jusqu'au dernier degré de l'avachissement.

Puis le ministre continue : « Respectez les fosses... Respectez les droits de chacun... si vous vous mettez en grève deux droits seront en présence : le votre et celui de vos camarades qui voudront travailler quand même. Par des appels à la raison et à la solidarité, persuadez-les de vous suivre mais je vous interdis toute violence. »

Si nous examinons cette avalanche de droits, que trouvons-nous? Que l'exploitation est un droit du patron, droit que je qualifie d'inique; que l'ouvrier, protestant contre ladite exploitation accomplit un droit qui est juste; que l'ouvrier, continuant le travail dans les circonstances actuelles, se nuit à lui-même en même temps qu'à ses semblables et favorise les exploiteurs. Cette attitude est injuste et ne peut être un droit : Pas plus que nous ne devons tolérer à un fou de se faire du mal, nous ne pouvons accorder le droit à des individus de se nuire tout en nous nuisant.

Il faut donc conclure que si les droits du patron et de l'ouvrier refusant de faire cause commune avec ses camarades sont injustes, point n'est besoin à la loi de rechercher les troubleurs d'ordre, se sont lesdits droits.

Mais le droit se limite à la volonté des dirigeants, et je me refuse à croire que c'est par la persuasion que l'on m'obligera à obéir à un ordre de mobilisation. C'est par la brutalité, la violence, que demain l'on m'empêchera de dire que la guerre est un fléau et que l'armée est une institution... je mets inutile parce que le droit des dirigeants m'usurpe mon droit de penser librement.

Le travail, lors du lock-out patronal, c'est en mettant l'armée au service des exploiteurs et par un acte de violence que sous prétexte de maintenir l'ordre l'on fusille les travailleurs.

Il était reconnu que Penaud était le type du parfait pourceau; alors, pour rétablir la tranquillité qu'eût-il suffit? Supprimer l'élément dissolvant, c'est-à-dire Penaud. Mais, par cet acte, on aurait porté atteinte au droit patronal et on préféra arroser l'injustice du sang de la justice.

Un représentant bourgeois voulant interdire la violence. N'est ce pas d'un cynisme déconcertant?

Est-ce que toute l'histoire n'est pas un long tissu de violence. La Révolution de 93 ne fut-elle pas l'œuvre bourgeoise? 48, 51 ne les virent-ils pas à la tête des barricades défendant par la violence leur droit? Ce qui les chagrine, c'est de voir le peuple profiter des leçons du passé et voulant user envers eux des armes dont ils usèrent jadis envers les autres.

Le ministre s'est attiré les louanges de la presse bourgeoise, qui voit dans le grève des bras croisés la sauvegarde de ses privilèges. Pour elle, l'ouvrier doit se draper dans une dignité imbécile, et armé de *l'arme légale*. Qu'est la grève, attendre patiemment que la mort vienne.

Mais le peuple travailleur a compris que cette arme était impuissante, aussi y joint-il l'action directe, et cela met en émoi le patronat, les louanges à Clémenceau en sont la preuve.

Et, c'est pour cela que nous clamons à tous les échos : « Ouvrier, prends la machine, prends la terre paysan. »

Vendetta.

Camarades,

Après avoir lu "L'Ordre", faites le lire à vos amis.

Adresser les abonnements : 21, rue du Temple, Limoges.

AU JOUR LE JOUR

Ce bon M'sieu l'ministre

Ah! oui, allez; du moins, cette fois-ci, nous avons un ministre républicain et démocrate; à preuve qu'il est allé à Lens sans tambours ni trompettes et qu'il a parlé en réunion publique à des grévistes comme un vulgaire orateur anarchiste; seules, ses paroles étaient ministérielles. En voici un résumé :

« Vous êtes des ouvriers, moi je suis ministre. Vous défendez vos droits, moi mon maroquin. Or, pour défendre vos droits, n'attaquez point ce qui maintient les maroquins des ministres : la propriété, les travailleurs dociles agenouillés aux pieds des patrons non plus. A ce compte-là, mes soldats ne tireront pas sur vous. Crevez légalement de faim, en honnêtes citoyens, quoi! ça je m'en fous; à vos obsèques, quelqu'un prononcera peut-être un discours vous félicitant. Oui, respectez vos patrons et leur propriété; respectez aussi leurs chiens de garde, respectez tout cela, sauf vous-mêmes, ou alors : entendez-vous, m'sieu l'commissaire, faites votre devoir, faites fusiller tout ça. »

Si l'attitude de Clémenceau a été un peu contraire à celle de ses prédécesseurs, son langage et ses intentions sont les mêmes. Et dire que personne ne s'est trouvé là pour lui crier au moins... l'historique mot de Cambronne.

D'ailleurs, on n'a pas tardé à s'apercevoir que les paroles de Clémenceau ou les actes de ses subordonnés étaient analogues à ce qui existait sous ses prédécesseurs.

La troupe arrive de tous les côtés, les cognes (pas encore mobiles) aussi. Et Broutchoux, secrétaire du syndicat adhérent à la Confédération générale du travail est arrêté et condamné à la prison, ainsi que plusieurs membres de ce syndicat, pendant que les assassins de 1.200 mineurs, les engraissés de vol légal organisent des fêtes de charité suivies de bal, où ils gambilleront joyeusement sur leurs victimes, histoire de procurer aux familles des assassinés de quoi calmer leur colère, éloigner l'éclosion de la révolte qui menace de les châtier.

Calomnies

Savez-vous pourquoi le citoyen Pierre Simon dit Ricq, l'héroïque délégué mineur, a été accusé par divers journaux d'avoir une part de responsabilité dans la catastrophe de Courrières? Simplement pour ceci :

Le citoyen Simon, ex-délégué du Vieux Syndicat électoral de Basly, s'étant aperçu que ce syndicat agonisant s'occupait plutôt des intérêts électoraux de M. Basly, député de l'alliance des classes, que des intérêts économiques des mineurs, avait quitté cette organisation et avait adhéré sans restriction au syndicat Broutchoux.

Cela a suffi pour qu'à propos de la catastrophe, il soit calomnié par les deux journaux blocards de la région, le *Réveil du Nord* et le *Progrès du Nord*, organes officieux de l'unifié jaune Basly et des compagnies houillères, et par le *Réveil du Centre* qui, sans hésitation, s'est fait l'écho de ces calomnies.

Les scrupules n'ont jamais tourmenté la conscience des politiciens. C'en est une preuve nouvelle.

Egalité

Les officiers qui refusèrent d'obéir aux ordres qui leur étaient donnés par leurs supérieurs viennent d'être condamnés par le conseil de guerre l'un à un mois et l'autre à un jour de prison avec application de la loi de sursis; deux autres viennent d'être acquittés purement et simplement, ce pendant qu'à Epinal, le camarade Lagnier est condamné à six mois de prison et 100 francs d'amende sans sursis pour excitation à la désobéissance.

S'il avait pensé à mettre une casquette galonnée sur la tête, il eut été acquitté avec félicitations.

Les Variations de Marc Sangnier

Le prolétariat est-il capable de se diriger lui-même?

Selon les villes où pérore le leader du « Sillon » la réponse est affirmative ou négative.

On peut s'en rendre compte par la lecture des extraits suivants :

A ROUBAIX

« Je crois, quant à moi, qu'il ne suffit pas de vouloir faire la Révolution, mais qu'il faut être capable de la faire, et je crois, camarades — nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments — que les milieux ouvriers et, en particulier, ceux que je connais, ne sont pas encore capables de remplacer le patronat. *(Vives protestations.)*

» Je répète, camarades, que si je crois pleinement, et avec toute mon âme, que le prolétariat pourra être capable de substituer une organisation démocratique du travail à l'organisation capitaliste actuelle, je crois qu'actuellement, que demain, il n'en est pas encore capable et les clameurs qui ont accueilli mes paroles tendent à prouver que son maximum de conscience et de responsabilité n'est pas tout à fait atteint. »

(Christianisme et socialisme, p. 48.)

A PARIS

« Camarades, ce qu'on nous reproche, c'est d'avoir suffisamment confiance dans le peuple français, c'est-à-dire en vous tous, camarades, pour vous croire capables de réaliser cette démocratie. Parce que j'ai dit que je sentais dans les milieux populaires s'élever une race neuve, que j'y rencontrais des dévouements, une intelligence et un sens social souvent inconnus dans les milieux bourgeois et riches, parce que j'ai dit que les vieilles classes dirigeantes ne dirigeaient plus rien du tout et qu'il fallait bien essayer de fabriquer une nouvelle élite dans des milieux nouveaux, parce que j'ai dit que je considérais que ceux que l'on appelle avec mépris les « hommes du peu-

ple » étaient capables, non seulement d'être éternellement dirigés, mais encore de se diriger eux-mêmes, parce que j'ai dit tout cela, on a prétendu que j'étais fou, dément, halluciné. »

(Discours au 5e congrès national du « Sillon ».)

Où se trouve la vérité. A Roubaix ou à Paris ?

Une leçon

Il y a quelques jours, le *Populaire du Centre* se réjouissait discrètement d'une timide protestation contre l'emploi de l'armée dans les grèves formulée par M. Marquet, maire de Rochechouart.

Aujourd'hui, nous avons beaucoup mieux. C'est le spirituel ironiste du *Matin*, M. Harduin, qui proteste à la fois contre l'usage de l'armée et de la gendarmerie.

Ecoutez-le à propos des troubles de Lens :

« Il est, en effet, très consolant pour des grévistes de savoir, quand ils reçoivent des coups de sabre, que la distribution est faite par des hommes de la maréchaussée, et non par des dragons ou des chasseurs.

» L'idéal, cependant, serait peut-être une grève sans coups de sabre. Mais on répond : « La chose dépend uniquement des ouvriers; la loi dit qu'il faut rester dans la légalité, respecter la liberté du travail et la propriété. Les patrons le font; que les ouvriers les imitent. »

» Oui, mais la situation n'est pas la même pour les uns et pour les autres. Quand l'ouvrier ne travaille pas, il manque de pain; le patron a de quoi manger. L'un peut attendre indéfiniment, l'autre non.

» C'est cette question du pain quotidien qui fausse la situation, qui fait que la loi apparaît à l'ouvrier faite contre lui au profit du patron et l'amène à sortir de la légalité.

» Alors quoi? Oh! rien. Je constate et me borne à faire remarquer que le fait d'opposer des gendarmes aux grévistes au lieu de leur opposer des soldats est une de ces bonnes plaisanteries que les politiciens servent à la foule pour lui faire croire que les vessies sont des lanternes. »

Méditez la leçon, candidats, rédacteurs et politiciens socialistes !

Tutelle politicienne

Le désir de placer les organisations syndicales sous la tutelle du parti socialiste est si vif, qu'il a suggéré à la Fédération socialiste du Nord la pensée d'inviter la Confédération générale du travail à s'entendre avec le conseil national du parti socialiste, soit sous forme de délégation permanente, soit par voie de délégation spéciale, au fur et à mesure des décisions à prendre.

Mais, prévoyant que la Confédération du travail ne se laisserait point prendre à un piège aussi enfantin, la Fédération du nord a eu le soin d'ajouter, qu'en cas de refus de la dite organisation, l'entente serait poursuivie localement entre les syndicats de chaque commune et la section du parti socialiste.

C'est se moquer singulièrement des organisations syndicales que les inviter à subir la direction d'un parti politique, depuis longtemps déconsidéré, et dont l'impuissance à se diriger lui-même se manifeste chaque jour.

Quand donc les chercheurs de mandats comprendront-ils que les syndicats, dont la composition est exclusivement ouvrière, sont les seules organisations capables de mener la lutte de classe et qu'elles peuvent fort bien se passer de la tutelle des arrivistes du socialisme qui mènent ladite lutte en compagnie de Galliffet, comme Millerand, en banquetant aux côtés du nonce, du roi d'Italie et de l'amiral May, comme le *sublime* Jaurès, en souhaitant la bienvenue au roi d'Espagne, comme Paul Brousse, ou en paktisant avec Poincaré et Barthou, comme Briand ?

O naïveté !

Lu dans l'agonisant *Socialiste du Centre* cette jolie naïveté :

« Le Parti socialiste n'est pas un parti de ministrables. Il faudrait bien que ceux qui sont tentés par la course au maroquin, se le mettent bien une bonne fois dans la tête et qu'ils en sortent si cela dérange leurs petites combinaisons. »

Mais, cher confrère, il y a très longtemps que les chasseurs de portefeuilles ministériels se sont mis dans la tête que le Parti socialiste n'est pas un parti de ministrables! Quant à en sortir, c'est une autre affaire.

C'est précisément en y restant qu'ils acquerront les qualités recherchées pour devenir ministres de la bourgeoisie.

A l'exemple de Briand, ils n'en sortiront que lorsque leurs petites combinaisons auront réussi.

Gloire à Marie !

Un journal de Limoges, que l'on pourrait s'imaginer être la pieuse *Croix* et qui n'est autre que le *Populaire du Centre*, publiait le 21 mars dans son feuilleton, « La Cousine Bette », ces louanges à la vierge Marie :

« Sous ce rapport, la vierge Marie, en ne la considérant pour un moment que comme un symbole, efface par sa grandeur tous les types indous, égyptiens et grecs. La virginité, mère des grandes choses, *magna parens rerum*, tient de ses belles mains blanches la clef des mondes supérieurs. Enfin, cette grandiose et terrible exception mérite tous les honneurs que lui décerne l'église catholique. »

Bien choisis les feuilletons du *Populaire !*

CHRONIQUE LOCALE

Demain lundi, paraîtra notre brochure : DIEU N'EXISTE PAS.

On pourra se la procurer chez tous les vendeurs habituels de « l'Ordre ».

A propos du 1er Mai

Hier, un passant qui m'était inconnu, m'aborda dans la rue et, d'un air inquiet, m'adressa cette question :

— Eh bien ! Et ce 1er mai ?

Surpris, je réfléchis une seconde. Mon interlocuteur, jetant autour de lui un regard inquisiteur, reprit à voix basse :

— Croyez-vous qu'il y aura des troubles ?

Suffisamment instruit sur le motif de son inquiétude, je répondis :

— Mon cher ami, pourquoi craignez-vous qu'il y ait des troubles le 1er mai ? Je ne vois point ce qu'ils signifieraient, ni à quoi ils serviraient. Nous ne sommes point, sachez-le bien, violents par amour de la violence, comme beaucoup d'ignorants semblent le croire. Nous sommes violents par nécessité, ce qui est différent. Or, en ce qui concerne le 1er mai, il n'y a point nécessité à recourir aux moyens extrêmes. Vous allez, pour vous en convaincre, suivre, si vous le voulez bien, mon raisonnement :

Que demanderons-nous au 1er mai ? Nous demanderons la journée de huit heures. Nous la demanderons parce que nous serons convaincus qu'elle aura pour effet, si elle est généralisée, de réduire considérablement le nombre des chômeurs et d'amener, ainsi, une rareté de main-d'œuvre qui atténuera la concurrence entre travailleurs occupés et travailleurs inoccupés et provoquera rapidement une hausse générale des salaires. Car, mon cher ami, retenez bien cet axiome qui a été formulée par un économiste : Quand deux ouvriers courent après un patron, il y a diminution de salaires; quand, au contraire, deux patrons courent après un ouvrier, il y a augmentation.

Nous demanderons aussi la journée de huit heures parce que ayant appartenu pendant trop longtemps, corps et âme à l'usine, nous voulons, à partir du 1er mai, appartenir un peu à notre famille. Nous voulons, après les avoir spoliés au profit du patron, consacrer à nos enfants rieurs et lutins, le temps nécessaire à les aimer, à les égayer, à les taquiner et à les consoler. Nous voulons également, aux heures sérieuses, accorder quelques moments à l'étude des nombreux problèmes que, chaque jour, nous pose notre désir d'affranchissement.

Mais il est certain que nos patrons, qui ne voient dans l'être humain de condition sociale inférieure qu'un agent de production, refuseront de nous accorder la journée de huit heures. De leur côté, les législateurs nous opposeront la même résistance. Il nous faudra donc, par notre action directe collectivement exercée, prendre ce que patrons et législateurs refuseront de nous accorder.

Pour cela, il n'est qu'un moyen sérieux : Nous quitterons l'usine après avoir accompli huit heures de travail. Ce moyen exclut la violence et n'exige que volonté et dignité.

Si, par la suite, le patronat, appuyé par les pouvoirs publics, cherchait à nous entraver par des moyens violents, nous serions dans la nécessité d'aviser aux mesures à prendre.

Mais pour le 1er mai, à quoi bon, je vous le demande ?

Rassuré, mon interlocuteur me serra la main et me dit :

— On a fait, il y a deux mois, beaucoup de propagande pour démontrer l'utilité très contestable qu'il y avait à conquérir ou à conserver une municipalité ; mais on n'en a point fait pour faire apprécier au prolétariat la valeur révolutionnaire de la journée de huit heures ; je crois donc la classe ouvrière trop inéduquée pour en calculer les avantages, et même serait-elle convaincue de l'excellence de cette mesure, je la crois trop veule pour l'appliquer.

Puis il me quitta et disparut à l'angle d'une rue.

Cousin Chrysanthème.

Ils sont trop !

Jusqu'à présent, de bonnes gens, aux âmes simples et aux raisonnements ingénus, avaient cru que le citoyen chargé par une organisation politique de conquérir un mandat législatif, était un martyr, que délibérement, des gens sans scrupules envoyaient au sacrifice.

Mais voilà que la réalité, destructrice impitoyable de préjugés, est venue troubler sérieusement la candeur qui s'abritait obstinément au fond de leurs âmes.

C'est à Limoges que l'aventure a eu lieu.

Figurez-vous cela. Les groupes socialistes de Limoges et de Saint-Junien, se conformant strictement aux lois contenues dans le code électoral de la Fédération de la Haute-Vienne, avaient désigné leurs candidats officiels. Le groupe de Limoges avait choisi le citoyen Betoulle, et celui de St-Junien avait désigné le citoyen Parvy.

Les deux martyrs légaux menaient donc, l'un depuis quelques semaines, l'autre depuis quelques mois, une active campagne que l'on pourrait, pour conserver un style de circonstance, appeler un chemin de croix, dont les réunions électorales étaient les douloureuses stations.

Quand soudain, deux autres citoyens, non moins assoiffés de martyre et dont les services et le dévouement avaient été méconnus par les groupes de Limoges et de Saint-Junien, accoururent sur le champ de bataille électoral disputer à leurs rivaux la sainte joie de représenter le socialisme, à raison de vingt-cinq francs par jour. Leurs noms : Goujaud, conseiller général, enfant de chœur de M. Delanney, et Marrot, ex-candidat dans la circonscription de Rochechouart, tous deux délégués par la Loge maçonnique.

La concurrence a toujours aigri les meilleurs caractères. La colère éclata donc très vive entre les divers concurrents. Cette querelle fut portée devant le groupe socialiste de Limoges qui, pour protester contre une telle affluence de martyrs, mit le trop dévoué Marot à la porte du sanctuaire électoral, et menaça le citoyen Goujaud, qui, intimidé, remit entre les mains du citoyen Bertrand, sa démission de candidat.

Mais hélas ! le citoyen Marrot reste candidat quand même. C'est ce qui fait dire aux bonnes gens, dont les âmes sont si simples et les raisonnements si ingénus, que si, réellement, la fonction de candidat comportait quelque péril, on trouverait beaucoup moins d'aspirants.

C'est égal, si les jeunes militants du groupe socialiste ne sont pas écœurés par les multiples saletés de la « bataille électorale », on pourra conclure qu'ils ont, pour leur âge, une conscience singulièrement complaisante.

Un Exemple

Voici, sur la journée de huit heures, la conclusion d'un article du *Petit Démocrate :*

« Aujourd'hui que la journée de travail de huit heures nous apparaît plus certaine et plus prochaine, avec un des amis du *Sillon*, M. Raoul Jay, membre du conseil supérieur du travail, nous saluons avec joie cette réforme comme devant assurer à l'ouvrier *un peu de repos, un peu de santé, un peu de vie de famille.* »

Devons-nous, sous prétexte que le *Sillon* désire l'application de la journée de huit heures rejeter cette réforme que nous demandons depuis si longtemps ?

Evidemment non.

Il est bien permis à tout ouvrier, qu'il soit juif, protestant, catholique ou athée, d'aspirer à un peu plus de repos, de santé et de vie de famille.

Par cet exemple, pris aux sources mêmes de la vie, nous démontrons que le citoyen Bertrand a été un peu trop passionné lors de la dernière réunion du *Sillon*.

Même remarque en ce qui concerne M. l'abbé Desgranges.

Sur le Boulevard

— *Savez-vous que Pressemane est rédacteur au* Populaire ?

— *Certainement. J'ai même lu un de ses articles.*

— *Savoir s'il est salarié ?*

— *Parbleu ! Tout comme Chabrouillaud.*

— *Ah !!!*

Le Sou Electoral

On nous signale l'attitude d'un chef, et socialiste qui, dans son chantier, fait circuler des listes de souscription pour couvrir les frais de la campagne électorale.

Naturellement aucun de ses subordonnés n'est obligé à donner son obole, mais...

Estampeur

Ces temps derniers un individu s'est présenté au « Groupe de propagande communiste-anarchiste, se disant recommandé par des camarades de Bordeaux et exhibant un certificat de présence dans un régiment, nous disait être déserteur.

Dépourvu de tout subsides, il fit appel à notre bourse ; entre tous, nous lui procurâmes une certaine somme ainsi que des effets en l'invitant à quitter au plus vite la ville où notre surveillance était pour lui un danger. Quelle ne fut pas notre stupéfaction de rencontrer, plusieurs jours après, dans les cafés, vendant des produits à faire rougir M. Bérenger, ce singulier individu, qui ne pouvant faire autrement, nous avoua nous avoir menti.

Cet individu est de taille moyenne, moustaches et cheveux bruns.

Avis aux camarades.

Conférence Ernest Girault

Nous rappelons que c'est demain lundi, à 8 heures 1/2 du soir, qu'aura lieu, salle des Conférences, la conférence annoncée dans notre précédent numéro.

Sujet traité : « Nous voulons tuer la guerre et le militarisme et rénover le travail. »

Entrée : 0 fr. 30.

P. S. — Des bruits annoncent que M. l'abbé Desgranges assisterait à cette conférence et y prendrait la parole.

Nous désirons ardemment qu'il en soit ainsi ; nous ferons d'ailleurs le meilleur accueil à tout contradicteur.

Echo de Lens et de Limoges

On a vu, d'autre part, que Broutchoux, secrétaire du syndicat rouge de Lens, ainsi que deux de ses camarades, ont été condamnés par le tribunal de Lens pour faits de grève. Il n'en a pas fallu davantage pour que « l'Endormeur du Centre », écho de « l'Endormeur du Nord » déverse sur Broutchoux les pires mensonges, les pires infâmies.

M. F. Ch., faisant chorus à son infect confrère « Siauve-Evausy », traite Broutchoux de voleur, alors même que son journal rendant compte des débats dit que toutes les condamnations encourues par Broutchoux l'ont été pour faits de grève.

M. Chabrouillaud, si vous continuez sur ce terrain-là, nous vous avisons que si Broutchoux est trop éloigné pour salir ses mains sur votre face de crapule, vous vous trouvez à notre portée pour recevoir nos coups de croquenots dans votre postérieur.

A bon entendeur salut.

A l'honnête F. Ch.

Toi qui dans tes élucubrations de la semaine dernière traite Broutchoux de voleur, te souviens-tu d'une course organisée jadis par un journal socialiste hebdomadaire (?), ayant bureau rue de Paris. *J'étais bien jeune alors,* mais je me souviens que lorsque les coureurs exténués de fatigue vinrent pour toucher le prix de leurs efforts la caisse avait disparue et qu'ils en furent quittes pour danser devant le buffet.

Tu dois connaître, je n'en doute pas, l'auteur du vol, ou peut-être mieux te souvenir de la correction que lui infligea le socialiste Jacques Ferrand.

Répond, si tu oses, vieux *Rédacteur Réveillé.*

Sougline.

Sainte Alliance

18 mars — un dimanche cette année — journée chaude et splendide pour l'ordinaire saison. Qui ne se disait en souriant : « Nous allons faire une bonne promenade ? »

En effet, ceux qui avaient, ce jour-là le loisir de profiter à leur aise des quelques heures de liberté prises en dehors du travail quotidien, se réjouissaient-ils, après-dîner, de prendre la clef des champs.

Or donc, une dizaine de nos concitoyens, attachés à un de nos grands quotidiens, amateurs de plaisirs autant que de bonne chair, avaient tenu, avant de prendre leurs ébats, à remplir un devoir extrême et

urgent en vue des prochaines batailles électorales, ou bien autre chose dont l'avenir seul nous donnera réponse. Il s'agissait, nous glissa à l'oreille une langue indiscrète, de faire partie de la grande association républicaine qui avait déjà donné la preuve de grandes largesses, il n'y a pas longtemps.

Dans ce groupe cité ci-dessus, il y avait d'abord un patron, bien connu dans une certaine corporation pour la sollicitude qu'il a toujours montrée envers ses vieux ouvriers ; ensuite les contremaîtres et enfin ce que nous appellerons les demi-contremaîtres, ceux-ci n'ayant qu'un pas à faire pour atteindre le grade supérieur qui sera la juste récompense de leurs bons et loyaux services.

La grande majorité de ces éminents citoyens y allaient de bon cœur, ne se rappelant plus les origines du passé (on dit que ceux qui ne changent pas sont des imbéciles) ; mais il y en avait un surtout qui était perplexe, hésitant, parce qu'étant passé en peu de temps à toutes les couleurs de l'arc-en-ciel politique, mais subissant, le pauvre ! la force ambiante de la nature et n'écoutant que son courage, se laissa tenter.

La réunion eut lieu dans le calme qui préside toujours aux assemblées des hommes d'*ordre*. Les adhérents étaient nombreux. Ici, les goussets ferrés coudoyaient ceux non garnis ; là, les beaux hommes faisaient face aux « vilains » ; dans un coin, les patrons présentaient à leurs collègues, leurs « ouvriers », etc., etc. Ce fut charmant. On sauva une fois de plus la République et proclama l'*ordre* enfin rétabli à Limoges. Aux accents de la *Marseillaise* on se sépara par groupes amicaux. Ceux ci allèrent au café, ceux-là faire une promenade sentimentale sur les boulevards, d'autres... ah ! d'autres... la fameuse dizaine des inséparables, s'en allèrent, bien installés dans un superbe landau, et tout en fumant de succulents demi-londrès offerts généreusement par le chef de file, s'en allèrent, disons-nous, respirer l'air pur de la campagne.

Comme vous le pensez, la question sociale fut encore discutée avec un acharnement compréhensible, car un brasseur que nous avons rencontré dans la même soirée et qui menait sa marchandise sur son camion, parallèlement au landau, nous déclarait qu'à la borne kilométrique 3 il avait entendu ces paroles :

— Quelle est votre opinion, disait une voix, sur la démolition du cirque ?

— Pour moi, répondit une autre, je pense que notre chère municipalité a bien fait.

— Ce n'est pas mon avis, répliqua doucement une troisième, on aurait mieux fait de laisser passer le 1er mai.

— Jamais de la vie, s'écria une autre voix forte et exaspérée, et si j'étais quelque chose vous verriez si le 1er mai les voyous feraient du bruit ; on ne prendra jamais trop de mesures contre ces gens-là.

D'autres appréciations se perdirent dans le bruit des voitures et le brasseur, obligé de changer de direction, ne put nous en dire davantage.

C'est malheureux, car nous aurions été curieux de savoir où la discussion en serait venue.

Malgré cela, nous croyons que dans le fond ils étaient tous d'accord, car, le soir, tous joyeux, ils se promirent de recommencer sans tarder quelques petites parties qui, de l'avis de quelques-uns, ne sont pas désagréables pour resserrer, encore une fois, les liens d'amitié (??) qui les unissent et surtout qu'elles ne reviennent pas trop chères puisque c'est ce brave « singe » qui paye.

ANTOINE et FIRMIN.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

SAINT-JUNIEN

Mardi, à 8 h. 1/2 du soir, salle des fêtes, conférence publique et contradictoire par Ernest Girault. Sujet traité : « Nous voulons tuer la guerre et le militarisme et rénover le travail ». Entrée, 30 centimes.

Le Conseil de revision

Découvrez-vous les fronts bornés
Que des rêves passés encrassent
Voici les esclaves qui passent.

Pleins de fierté, d'orgueil et d'alcool, ils défilaient une bonne quinzaine derrière un drapeau aux trois couleurs et musique en tête, se rendaient à la mairie où de prétendus connaisseurs en viande humaine devaient trier, choisir les plus gras : les bons pour la boucherie.

En pensant, qu'à plusieurs reprises, les intérêts des agioteurs qui nous gouvernent avaient failli déchaîner une effroyable tuerie et transformer les plaines de la plus douce des patries en un gigantesque abattoir, combien l'analogie ressortait, frappante, entre ces jeunes gens et les doux bœufs, que, chaque semaine, couverts de lauriers, tambour en tête, on mène, hébétés, recevoir le coup de grâce.

Ah ! s'ils étaient seuls à souffrir de leur incompréhensible veulerie, les gars qui trimballaient leur viande à mitraille et leur cuite, derrière le drapeau de Fourmies-Chalon-Limoges, comme on se réjouirait des souffrances certaines qu'ils vont chercher à la caserne en attendant l'hécatombe, mais c'est que leur esclavage fait le nôtre, c'est que nous souffrons de leur faute, notre sort étant lié au leur. C'est pourquoi les cœurs se gonflaient de dégoût et de colère sur leur passage, alors que nos maîtres communs s'extasient, béats devant cette manifestation de leur puissance, toute assise sur la bêtise humaine.

Dans la nuit on avait collé un peu partout dans la ville et les environs des numéros saisis de la *Voix du Peuple*. Ils ont été lacérés par des policiers, mais trop tard pour qu'on ne les voie pas.

DÉFRICHONS.

CHRONIQUE RÉGIONALE

CHARENTE

ANGOULÊME. — Le Repos hebdomadaire. — Dame Nature s'étant dépouillée de son blanc manteau hivernal, et devenue souriante sous les radieux rayons d'un soleil éblouissant, MM. les employés de commerce — ces emmurés du capital — crurent le moment propice d'aller lui faire leur cour.

C'est pour cela que leur syndicat (S. E. C. I.) adressait, ces jours derniers, à MM. les patrons de notre place, une chaleureuse circulaire leur demandant s'ils étaient partisans du repos dominical, s'entend, et partant de la fermeture totale du dimanche ou à midi.

Le circulaire ajoutait, en outre, que les noms des fermeurs et des non-fermeurs seraient publiés par la presse.

Serait-ce que l'effet d'une réclame peu coûteuse aurait souri à MM. les commerçants, car aucun des grands magasins de la ville n'a répondu.

Douce entente du capital et du travail !

Voici déjà plusieurs années cependant que le S. E. C. I. d'Angoulême lutte pour l'obtention de ce fameux repos et toujours par les mêmes voies.

Ne serait-il pas bientôt temps d'user d'autres combinaisons ?

Il y a quelques années, les bruyantes manifestations des employés donnèrent à ceux d'une grande maison le repos bi-mensuel ; ne pourrait-on pas recommencer ?

Un des patrons (fermeurs) qui a eu le courage d'exprimer sa pensée a dit :

« Il appartient aux employés eux-mêmes d'obtenir le repos hebdomadaire, qu'ils disent le samedi soir à leur patron qu'il ne devra compter sur eux que le lundi suivant, et tous les magasins seront fermés le dimanche. »

Profitez de la leçon, Messieurs du syndicat, et votre cause est toute gagnée.

Un syndicat doit agir et savoir agir ; ce n'est pas en renouvelant vos vœux au Sénat que vous serez libres demain ; une loi restreint toujours la liberté et c'est un mal.

Vous voulez le repos ; prenez-le !

A l'œuvre, camarades, avec la vieille mais toujours bonne formule : « L'affranchissement des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

UNSAL ARIÉ.

— **Mystère chrétien.** — C'est bien d'un mystère en effet qu'il s'agit.

La Jeunesse catholique d'Angoulême faisait placarder, ces jours derniers, un chaleureux appel aux fidèles de cette ville, les invitant à assister à une messe solennelle adressée à la victime de Bœschepe et aux pauvres malheureux mineurs de Courrières.

Si Ghysel est tombé, victime de sa foi, devant le revolver de Coillet, et si 1.200 mineurs, trimant pour leurs exploiteurs ont été ensevelis à Courrières, notre Seigneur tout-puissant a, sans doute, voulu qu'il en en soit ainsi.

Pourquoi donc une messe.

O divines lumières du Sillon, éclairez-nous !

— **Mutualité.** — La grrrande famille mutualiste progresse et cela même en Charente, pays réfractaire à toutes les nouvelles idées.

On nous signale le cas de ce patron (un des plus gros négociants d'Angoulême) qui a mis ses employés en demeure de s'assurer à sa « Mutuelle » ou de passer la porte. (Bien entendu, tous sont devenus mutualistes, on ne peut s'imaginer toute la platitude qu'il y a chez ces gens qui, hors de cette maison, seraient incapables de gagner leur vie).

Mais quel brave homme quand même, quel grand philanthrope. Osera-t-on lui refuser maintenant le ruban rouge ?

Cependant une question. Pourrait-on me dire quel est le meilleur régime de l'esclavage où le maître fait soigner son bétail « à l'œil » et du salariat où le patron — pensant à vos malheurs à venir — vous retient un tant pour cent sur votre salaire ?

PETITE CORRESPONDANCE

A. Mureu. — Nous sollicitons ton abonnement.

H. Boulle, à Brive. — Prière d'écrire à Deysset.

Dubord, à Saint-Cyr-les-Colons. — Manquons de place pour insertion ; au prochain numéro.

« Pracé ». — Il nous manque quelques brochures demandées ; nous nous informons si elles ne sont pas épuisées, Dès la réponse, nous expédierons, soit demain ou après-demain.

SOUSCRIPTION POUR " L'ORDRE "

A bas l'armée, 0 fr. 50 ; Vendetta, 1 fr. ; Duyaupou, 1 fr. ; Emmanuel, 0 fr. 25 ; Un ex-canonnier, 0 fr. 50 ; Un fantassin, 0 fr. 50 ; Un antipressemanard, 1 fr. ; Un typo, 0 fr. 25 ; Un copain, 0 fr. 50 ; Cousin Chrysanthème, 1 fr. ; Zep, 1 fr.

Souscription recueillie à Narbonne. — Etienne, 1 fr. 05 ; Pignol, 0 fr. 50 ; Olive, 0 fr. 10 ; Angel, 1 fr. 05 ; Miranda, 0 fr. 50 ; M. S., 0 fr. 30 ; Menuisier, 0 fr. 10 ; Castellane, 0 fr. 40 ; Vinches, 0 fr. 20 ; Cudina, 0 fr. 50 ; Serra, 0 fr. 10 ; Navaro, 0 fr. 20 ; Chauffeur, 0 fr. 25 ; Convulgis, 0 fr. 10 ; X..., 0 fr. 10 ; Basaypas, 0 fr. 10.

Total général, 13 fr. 05.

Reçu en faveur des familles des condamnés antimilitaristes : Liste n° 259, 20 fr. 45.

Un ex-unifié antipatriote 2 francs.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul..... » 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross..... » 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce..... » 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel..... » 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier..... » 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier..... » 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume..... » 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache..... » 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar..... » 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénault..... » 10
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyou, couverture de Daumont..... » 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Roubille..... » 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac..... » 10
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couverture de Delannoy..... » 10
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochard..... » 10
L'Anarchie, par Malatesta..... » 15
Aux anarchistes qui s'ignorent, par Ch. Albert, couverture de Couturier..... » 05
Au Café, par Malatesta..... » 20
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Roubille..... » 10
La morale anarchiste, par Kropotkine, couverture de Rysselberghe..... » 10

L'Anarchie, par Girard..... » 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet..... » 10
L'immoralité du mariage, par Chaughi.. » 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant..... » 10
Manuel du Soldat..... » 10
En période électorale, de Malatesta..... » 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry..... » 10
Libre examen, par Paraf-Javal..... » 25
La Peste religieuse, par Most..... » 05
L'absurdité de la politique, par Paraf-Javal..... » 05
La liberté de l'enseignement..... » 05
Si j'avais à parler aux électeurs, par J. Grave..... » 10
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard..... » 10
Les crimes de Dieu, par Sébastien Faure. » 15
*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, par Diderot..... » 10
Travailleur tu ne voteras point ! Soldat tu ne tireras point, par E. Girault..... » 05
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire..... » 10
Un peu de théorie, par Malatesta..... » 10
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle..... » 10
La femme dans les U. P. et dans les syndicats..... » 10
Les Temps nouveaux, par P. Kropotckine. » 25
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gohier..... » 20
Documents socialistes, par Dol..... » 30
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure..... » 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot..... » 10
Pages d'histoire socialiste..... » 25
Le grand fléau, par E. Girault..... » 20

Le parlementarisme et la grève générale, par Friedberg..... » 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujet.... » 10
Le Syndicat, par E. Poujet..... » 10
Réponses aux paroles d'une croyante, par Sébastien Faure..... » 15
Vers le bonheur, par Sébastien Faure.... » 10
Etat d'âme, par Sautarel..... » 10
L'Homme a-t-il une âme..... » 05
Au Lendemain de la grève générale..... » 20
La Crosse en l'air..... » 05
A bas le Czar ! Vive la Révolution russe !. » 05
La Grève générale révolutionnaire..... » 20
Libre Amour, Libre Maternité, par P. Robin..... » 05
Population. — Prudence procréatrice, par P. Robin..... » 05
Le Néo-Malthusianisme..... » 10
Contre la nature..... » 10
Malthus et les Néo-Malthusiens..... » 10
Les Propos d'une Fille..... » 10
Dégénérescence de l'espèce humaine, causes et remèdes. Communication à la Société d'anthropologie de Paris..... » 10
Controverse sur le Néo-Malthusianisme, communication du Dr E. Javal à l'Académie de médecine et réponse par Paul Robin..... » 20
Le livre des Mères, par Lucy Schmidt.... » 25
La Dépopulation, par Paul-Armand Hirsch..... » 30
Moyens d'éviter les grandes familles..... » 30
Plus d'avortements..... » 50
La préservation sexuelle, par le Dr A. de Liptay..... » 75
Par la Révolte, scène symbolique par Mme Nelly-Roussel, avec introduction de Sébastien Faure..... » 50
Socialisme et Néo-Malthusianisme..... » 60

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

CHANSONS

Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles..... » 10
La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc..... » 10
L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier..... » 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images..... » 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouverier, etc..... » 10
J'n aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge..... » 10
Le Réveil, La Chanson du Linceul..... » 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis..... » 10
La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité » 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain..... » 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?..... » 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste. » 10
L'Or, poésie révolutionnaire..... » 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9